

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

## REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

**LE RÉVEIL**

POLITIQUE—LITTÉRATURE—THÉÂTRE—BEAUX-ARTS

VOL. 2

MONTRÉAL, 6 AVRIL 1895

No. 31

## SOMMAIRE :

Les Ecoles du Manitoba, *Duroc*.— Les Ecoles de Saint-Henri, *Plusieurs Pères de famille*.— Les Bibliothèques Populaires, *Civis*.— Aventure Mexicaine : Le Sanglant, *Auguste Genin*.— Les idées de M. l'abbé Lantaigne, *Anatole France*.— Nos Bêtises : Les Escapades de la Vérité (*suite*), *Eugène Nus*.— L'Eglise et le Duel, *Catholique*.— Théâtre Français, *Lorgnette*.— FEUILLETON : LES TROIS PEINES D'UN ROSSIGNOL, (*suite et fin*), *René Bazin*.

## LE RÉVEIL

Les conditions d'abonnement au RÉVEIL ne sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile (franco) à raison de 25 cts. par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal. Le prix dans les débits de journaux est 5 cts. par numéro.

Les abonnements en dehors de Montréal sont payables tous les quatre mois et d'avance. Nous enverrons un numéro échantillon gratuitement à tous ceux qui en feront la demande. Veuillez adresser vos lettres au

Directeur du RÉVEIL, Boîte 2184, Montréal.

## PRIME A NOS ABONNES

Nous continuerons jusqu'au premier mai à donner à tous nos abonnés qui solderont intégralement le prix de l'abonnement jusqu'au premier janvier 1896, une belle prime de DIX morceaux de musique, cinq morceaux de chant et cinq morceaux de piano.

Nous adressons cette semaine des factures à tous ceux de nos abonnés dont l'abonnement est expiré le 1<sup>er</sup> du présent mois.

Nous prions nos abonnés de vouloir bien nous faire parvenir le montant de leur abonnement au plus tôt. Nous subissons en ce moment de rudes assauts, et nous avons besoin du concours actif de tous nos amis dans la grande lutte pour l'émancipation de notre peuple.

A. FILIATREAU

## LES ECOLES DU MANITOBA

Ce pauvre Manitoba qui aurait tant besoin de calme et de travail et de bonne entente pour développer ses ressources, pour mettre en œuvre les grandes richesses contenues dans son territoire est le champ clos dans lequel se débattent toutes les questions brûlantes qui séparent les deux races peuplant tout l'est du continent anglo-américain.

Le Manitoba est le Pré-aux-Clercs où se donnent rendez-vous tous les duellistes qui ont quelque question d'honneur à régler et qui veulent en découdre pour la défense de leur opinion.

Avec Riel, il y a dix ans, le Manitoba donna à ceux qui avaient quelque mauvais sang à satisfaire entre Anglais et Français, une magnifique occasion de passer quelques bons quarts-d'heure de douce vengeance. De part et d'autre il y eut quelques cervelles défoncées et quelques batailleurs avariés, mais l'anthipathie nationale qui règne dans notre confédération, grâce aux efforts des politiciens intéressés à diviser pour régner, avait trouvé une soupape de sûreté qui s'était ouverte pour empêcher l'éclatement.

Le Manitoba paya les pots cassés ; il fut dévasté et ruiné pour quelques années, et les batailleurs satisfaits de s'être rencontrés se retirèrent chez eux pour dépouiller l'uniforme, vendre du coton à la verge et échanger traites et effets de commerce entre anciens ennemis comme si rien ne s'était passé.

Il faut être pratique, n'est-ce pas ? Eh bien, voilà ce pauvre Manitoba pris encore une fois dans semblable impasse.

On veut absolument faire de lui le point où doivent se décider les difficultés qui règnent entre protestants et catholiques, pour la domination spirituelle des masses au Canada.

Comme cela gênerait le commerce des deux côtés de discuter cela sur le vrai terrain, dans Ontario ou Québec, on a, d'un commun accord, car ces grands ennemis s'entendent fort bien en affaires, décidé de porter la question au Manitoba.

Et ce pauvre pays est encore aujourd'hui le théâtre de luttes, de difficultés et de combats où il n'est pour rien, qu'il n'a pas suscités, qu'il reponne et dont surtout il voudrait être débarrassé au plus vite.

Car enfin dans cette fameuse question des écoles du Manitoba, tout le monde se plaint, sauf le Manitoba.

C'est curieux, mais c'est comme cela, et nous admirons — le mot est un peu fort — l'hypocrisie des grands parleurs qui prétendent se dévouer au salut des populations manitobaines, qui meurent d'amour pour leurs compatriotes de là-bas, et le crient bien haut, mais qui au fond se moquent absolument d'eux et n'ont

en vue que leur seule affaire : le maintien de l'autorité cléricale opposée à l'autorité laïque, l'affirmation de la puissance du clergé en face du gouvernement.

Voilà le combat qui se livre au Manitoba, et pas d'autre.

Se figure-t-on que les grands lutteurs, qui soutiennent qu'il faut à tout prix maintenir les écoles catholiques au Manitoba, nient en vue l'intérêt des quelques pauvres métis qui viennent y apprendre l'*a b c* ? Allons donc ! ils s'en moquent bien.

S'ils s'y intéressaient, eux qui savent que les écoles publiques sont autrement avancées et mieux tenues que les pauvres écoles séparées, ils seraient les premiers à les pousser pour leur bien ; mais non, ce qu'on veut dans le maintien des écoles séparées, dans leur réinstallation, au prix même d'une révolte, s'il le fallait, c'est l'affirmation que le pouvoir clérical est respecté des gouvernants et qu'il peut se faire obéir quand il lui plaît.

C'est une triste lutte que celle-ci, une lutte dont un pays ne peut recueillir aucun bon résultat.

Dans une nation, il ne peut y avoir deux puissances, il ne peut y avoir deux directions, sans quoi il est impossible de tendre à un but profitable et d'obtenir une orientation utile.

La lutte actuelle est désastreuse en raison de la nature des éléments qu'elle met en présence et en antagonisme : les gouvernements et les églises ; elle est désastreuse pour ceux qui s'y lancent, mais encore plus désastreuse pour ceux qui y sont mêlés sans avoir rien fait pour cela, et qui sont en somme les vrais têtes de turc destinées à payer les pots cassés.

Nous ne ferons pas de politique ; ce n'est pas notre rôle. L'attitude de M. Laurier sur cette question est aussi différente des opinions que nous entretenons que celle de M. Ouimet. Chez tous deux nous sentons cette instinctive réserve, née chez le peuple canadien, produit de l'éducation première, qui l'empêche de prendre carrément parti pour l'état quand il est attaqué comme pouvoir, quand sa puissance est battue en brèche par le clergé.

Aussi n'approuvons-nous la conduite ni des uns, ni des autres ; il se peut que bien des gens n'osent pas approuver la nôtre ; c'est dans l'ordre et nous nous y attendons. Les murs ont des oreilles ; mais, en tout cas, nous savons que, dans le silence du cabinet, bien des gens qui nous liront avoueront que nous disons vrai et que le bruit qui se fait autour des écoles du Manitoba ne cache pas autre chose qu'un conflit d'autorité entre le clergé et le gouvernement.

Eh bien, nous, nous sommes pour le gouvernement qui affirme son autorité ; c'est notre droit, nous sommes des laïques. Que les clercs en agissent autre

ment, qu'ils défendent leur cause et cherchent à prolonger autant qu'ils pourront leur pouvoir matériel à côté de leur pouvoir spirituel, c'est leur affaire, et nous ne pouvons les en blâmer.

Par exemple, ce qui nous répugne, ce sont les hommes qui se montrent à moitié laïques, à moitié clercs, et qui ne savent pas quel côté prédomine chez eux.

Ces hommes-là sont la ruine des nations et les conduisent au milieu d'écueils où chaque abordage enlève un morceau utile au vaisseau. D'abordage en abordage on arrive à la catastrophe finale et la nation retombe dans le noir asservissement des puissances incontrôlables.

Voyons, en somme, qui est-ce qui se plaint au Manitoba ?

Personne.

Voilà cinq ans que la loi des écoles publiques existe.

Pendant deux ans on n'a rien entendu et un beau jour, il s'est fait quelque tapage.

Où ça ? Au Manitoba ?

Non, dans Québec.

Car c'est dans Québec qu'a été soulevé tout le potin que nous entendons aujourd'hui.

Avouons que l'idée n'en est pas venue toute seule aux leaders du mouvement qui s'est si étendu aujourd'hui.

Les deux promoteurs du conflit sont l'hon. M. Larivière et M. le sénateur Bernier, du Manitoba.

Vous penseriez peut-être que c'est par pur patriotisme, par amour des petits catholiques du Manitoba, qu'ils ont entrepris la grande bataille qui agite tout le pays.

Ce serait une erreur de le croire. M. Larivière était ministre dans le gouvernement Norquay et dans le gouvernement Harrison, M. Bernier était surintendant de l'éducation, et c'étaient eux deux qui fricassaient l'éducation française et catholique au Manitoba. Il paraît que c'était joli, leur administration, si joli que le gouvernement Greenway en arrivant au pouvoir en a été dégoûté, et que c'est aux découvertes qu'il a faites dans la gestion de ces messieurs qu'il faut attribuer la sévérité de la loi scolaire de 1890.

Mais cela ne faisait pas l'affaire de ces deux intéressants et intéressés personnages de se voir ainsi coupés aux gages. Leur place était très profitable. Ils avaient le contrôle absolu de la section française et faisaient la pluie et le beau temps, commandant à Montréal de grosses impressions, achetant des livres, bourrant les magasins avec des *rossignols* de librairie qui laissaient une jolie marge.

Dépossédés, ils entrèrent en campagne pour être remis à la crèche.

On voit là la source de l'intérêt qu'ils portent aux Manitobains.

Ils n'eurent pas de peine à enrôler dans leur protestation Mgr Taché, en lui montrant la décision du gouvernement comme un attentat porté à son autorité et à celle du clergé en général, et voilà les chiens de la guerre déchaînés.

Ces messieurs arrivent dans Québec et soulèvent toute la population pour la défense de ces pauvres manitobains qu'on force d'aller à des écoles protestantes.

D'abord, il est faux que les écoles publiques du Manitoba soient des écoles protestantes, et puis, serait-ce vrai, ne vaut-il pas mieux aller à l'école protestante que de ne pas aller à l'école du tout.

Et encore, les manitobains iraient-ils aux écoles protestantes, ils ne feraient pas pire que les fils de nos grands hommes, des grands perturbateurs, qui sont parfaitement envoyés aux grandes universités protestantes pour terminer leurs études.

Il est vrai que ce qui est permis à ces messieurs n'est peut-être pas permis aux manitobains qui n'ont pas les grâces d'état.

Quant à nous, nous n'avons pas à dissimuler une opinion que nous avons exprimée depuis longtemps, nous sommes en faveur des écoles publiques, des écoles où fraternisent toutes les races, les religions et les coutumes. Nous ne croyons pas qu'il y ait de moyen plus efficace de cimenter les éléments d'une nation qu'en mettant côte à côte la jeunesse des diverses races qui la composent.

Nous nions que les signes distinctifs des races s'y oblitèrent, y dégénèrent. Chaque race conserve sa caractéristique mais y ajoute un sentiment commun de solidarité qui ne peut s'établir autrement que par une longue cohabitation et fréquentation.

L'école publique est le grand instrument de formation des esprits larges, aux idées humaines et généreuses.

L'école séparée, comme son nom l'indique personifie la classification : *séparée*, séparée des autres, exclusiviste, partisane.

Toute grande idée disparaît. Les Manitobains l'ont bien compris et donnent par leurs actes un démenti aux criailles des batailleurs pour le rétablissement des écoles séparées.

Trente-six des anciens districts scolaires catholiques ont adopté les écoles publiques ; il ne reste plus que trente-huit districts qui ont conservé des écoles catholiques maintenues par souscription et qui petit à petit s'émiettent pour devenir des écoles publiques.

Est-ce la peine de bouleverser le Manitoba pour cela, surtout quand il ne demande rien ?

Ne vaudrait-il pas mille fois mieux laisser suivre son cours à une loi qui a déjà fait la moitié de son chemin, par la seule force de sa logique et de son utilité, au milieu des plus grands obstacles ?

Laissons donc faire le Manitoba et cessons d'agir en hypocrites en passant nos propres querelles sur le dos de pauvres gens qui n'en peuvent, mais.

DUROC.

## LA QUESTION DES ÉCOLES A ST-HENRI

*Monsieur le Rédacteur,*

Les journaux quotidiens ont publié dernièrement au sujet des écoles de Saint-Henri une petite correspondance aussi perfide que maladroite, où il est dit que les commissaires d'école ont renvoyé les Frères malgré le vœu unanime de la population. L'auteur de cette missive est au courant des faits ou il ne l'est pas. Dans le dernier cas il ferait mieux de se taire, de ne pas s'exposer à commettre des bourdes, ce qui arrive presque toujours quand on parle de choses qu'on ne connaît point. S'il connaît l'histoire de la question, s'il sait tout ce qui s'est passé, s'il est au courant des difficultés existantes et de leur origine, et si, dans la distribution de ce bien précieux qu'on appelle le bon sens, il n'a pas été totalement oublié, il doit comprendre, réflexion faite, qu'il a tout simplement lancé le pavé de l'ours à ceux qu'il prétendait défendre. Si jamais un homme a joué avec le feu, et lancé des pierres dans le jardin du voisin sans songer que ses propres vitres étaient exposées, c'est bien lui. Pour venir affirmer aussi carrément devant le public par la voie des journaux que toute la population de St-Henri demande le maintien des frères, il faut avoir le verbe haut et le toupet en l'air.

Nous pourrions nous inscrire complètement en faux contre une telle affirmation, mais nous aimons mieux ne pas aller si vite en besogne, et laisser plutôt parler les faits. Et comme celui qui n'entend qu'une cloche n'entend qu'un son, nous ne voulons pas, en justice pour les frères et pour les commissaires, donner ici la version des faits tels que nous les connaissons ou croyons les connaître. Il faut donner aux intéressés le droit de détailler leurs raisons et de se défendre. Puisque le correspondant en a appelé au public, eh bien ! soit, nous attendons le jugement du public, et nous ne demanderions pas mieux que de voir les frères sortir de l'impasse où ils se trouvent. Mais pour juger une cause il faut la connaître, et il faut la connaître à fond. Nous, nous demandons que le public, (nous entendons les parents) soit mis au fait de tout ce qui s'est passé afin qu'il puisse juger autrement qu'en aveugle.

Et afin de serrer davantage le nœud de la question, nous allons indiquer sur quoi les parents méritent d'être le plus renseignés.

Le personnel est-il réellement à la hauteur de la position, tant sous le rapport de la moralité que de la compétence dans l'enseignement ?

Y a-t-il eu des renvois ex-abrupto, des disparitions subites, et pour quelles raisons ?

Y a-t-il eu des plaintes concernant la conduite morale, la capacité, la manière de punir les élèves, contre certains professeurs religieux ou laïcs, et qu'en est-il résulté ?

La rumeur tendant à dire qu'on a employé autrefois comme professeur un individu fraîchement sorti de la prison où il avait subi une condamnation qui le rendait indigne de jamais remettre le pied dans une école (nous employons les expressions les plus adoucies qu'il soit possible de trouver) reposent-elles sur quelque fait avéré ?

Que s'est-il passé entre la députation envoyée par les commissaires d'école auprès du frère visiteur et ce dernier au sujet de l'imbroglio du congé du jour de l'an et du remplacement de quelques sujets dont les commissaires ne voulaient plus, et ces derniers étaient-ils justifiables de demander leur renvoi ?

Enfin quel a été le résultat pratique de l'enseignement pris dans son ensemble depuis que les frères ont la direction de notre école de garçons ? Le public est-il satisfait des succès obtenus ? Les progrès sont-ils ce qu'ils devraient être ? Combien comptons-nous dans le commerce, dans l'industrie, dans les arts ou ailleurs d'anciens élèves qui aient fait leur marque ? Y en a-t-il beaucoup qui se sont frayé un chemin dans la vie, grâce à la bonne direction qu'ils avaient reçue dans notre école, ou en avons-nous un certain nombre, au moins ? Voilà la question, et il est inutile d'en appeler au public et d'invoquer son opinion, tant que les parents ne se seront pas renseignés complètement sur tous ces points.

Quelques malins, pour préjuger le public, ont fait courir le bruit que notre vénérable curé aurait dit : " Si on renvoie les frères, je m'en irai moi-même."

Nous avons à peine besoin de dire que nous n'en croyons pas le premier mot. Non ! cela n'est pas possible. Dire qu'un prêtre déserterait son troupeau et abandonnerait sa cure parce que les parents exercent un droit sacré, un droit que l'Eglise a toujours défendu, en choisissant pour leurs enfants les professeurs qui leur conviennent, cela passe les bornes de l'in vraisemblance.

Que M. le curé préfère l'enseignement congréganiste à l'enseignement laïque, c'est son droit ; sur ce point-là les opinions sont libres mais aller jusqu'à dire que

dans cette affaire il chercherait à substituer sa volonté à celle des parents et des commissaires qui sont l'autorité en cette matière, c'est ce que nous considérons, jusqu'à preuve du contraire, comme une calomnie et une fausseté.

Il n'est pas besoin de dire que les parents attendent avec la plus grande anxiété le résultat de ce conflit, et ils espèrent que les commissaires, tout en agissant avec prudence, justice et ménagement, ne failliront pas à la tâche, et qu'aucune considération étrangère ni influence induite ne les fera dévier du devoir qui leur incombe, si pénible qu'il soit, dans le cas où les plaintes des parents seraient fondées, et où l'opinion publique aurait des raisons sérieuses pour renvoyer le personnel enseignant que nous avons aujourd'hui. Mais, comme nous l'avons dit déjà, il faut être juste avant tout et mettre de côté tout parti pris, soit d'un côté, soit de l'autre.

PLUSIEURS PERES DE FAMILLE.

LES BIBLIOTHEQUES POPULAIRES

Nous avons donné l'autre jour d'intéressants renseignements sur la Bibliothèque publique de Toronto pour tâcher de faire honte un peu à nos éhémères, qui prient obstinément la population de ce foyer d'instruction si nécessaire pour son avancement et son progrès; nous allons continuer ce travail aujourd'hui par quelques informations sur les établissements similaires de la Nouvelle-Angleterre et des autres villes d'Ontario.

Peut-être cela secouera-t-il un peu nos fameux éhémères s'ils sont capables de lire quelque chose.

Dans le New-Hampshire, il y a 173 bibliothèques publiques. Nous donnons seulement une courte liste montrant les montants affectés à cet usage dans quelques-unes des villes de l'état. A certains endroits, les salaires des préposés aux bibliothèques sont payés à même les fonds civiques et sont portés dans les dépenses ordinaires de la corporation comme pour les autres officiers municipaux, et les appropriations mentionnées plus bas n'incluent pas ces salaires.

Nom	Population	Importance de la bibliothèque	Appropriation
Concord	17,000	16,000	\$6,000
Dover	12,000	16,000	4,750
Keene	7,000	8,000	1,100
Manchester	44,000	35,000	3,800
Nashua	19,000	2,800	2,500
Portsmouth	9,800	10,050	1,200

Dans l'état de Massachussets, sur 352 villes et cités, 308 ont des bibliothèques publiques représentant 97 pour cent de la population entière de l'Etat, et au delà de six millions de dollars ont été données aux biblio-

thèques par des particuliers. Mais n'allons pas croire que les municipalités elles-mêmes ne font rien. Boston naturellement vient en tête avec une dépense annuelle de \$150,000 et vient justement de compléter, pour cet objet, la construction d'un édifice qui a coûté un million et demi.

Citons quelques-unes des plus petites villes:

Nom	Population	Importance de la bibliothèque	Appropriation
Adams	9,200	6,700	\$2,000
North Adams	11,000	12,000	4,000
Pittsfield	17,000	20,000	4,000
Fall River	75,000	42,000	9,000
New-Bedford	40,040	60,000	7,000
Taunton	25,000	35,000	6,500
Newburyport	13,900	28,000	1,800
Salem	30,000	25,000	10,150
Springfield	45,000	80,000	17,000
Arlington	5,600	12,000	2,600
Watertown	7,000	21,000	4,100
Woburn	13,000	3,000	3,200
Brookline	12,000	38,000	9,000
Rockland	5,200	8,000	2,200
Worcester	84,000	50,000	30,000

Nous pourrions continuer cette liste.

Les dépenses encourues sont étonnantes et nous ne mentionnons que deux Etats particuliers, parce que nous avons pu avoir plus facilement accès aux rapports, et parce qu'ils sont situés près de nous et sont plus ou moins familiers aux citoyens de cette ville.

Dans tous les Etats-Unis, la question des bibliothèques publiques réclame l'attention.

A Baltimore, un particulier a donné \$1,100,000 pour l'établissement d'une bibliothèque publique dans cette ville.

A Chicago, une taxe spéciale d'un  $\frac{1}{2}$  millin est prélevée pour cet objet et une taxe additionnelle de  $1\frac{1}{2}$  millin a aussi été prélevée pour la construction de splendides édifices destinés aux bibliothèques, faisant ainsi 2 millins dans la piastre pour un nombre d'années.

A New York, les bibliothèques Astor, Lennox et Tilden ont été consolidées en une seule corporation représentant des donations de probablement \$5,000,000.

Mais venons maintenant au Canada.

Dans la province d'Ontario, un acte général de la législature provinciale est en force autorisant les cités et les villes de prélever une taxe spéciale jusqu'à un  $\frac{1}{2}$  million dans la piastre sur les propriétés imposables, pour le support des instituts mécaniques et des bibliothèques publiques, et le gouvernement accorde en outre une gratification de \$200 à chaque institut, sous certaines conditions.

Dans la province de Québec, une législation a été adoptée, il y a trois ans, autorisant les cités et les villes de la province, à approprier les fonds municipaux

*ad libitum* à l'entretien de bibliothèques et d'instituts, mais le gouvernement n'accorde aucun aide, comme dans Ontario.

Dans la province d'Ontario, il y a actuellement 275 villes et cités qui ont des bibliothèques publiques, Toronto venant en premier lieu avec une bibliothèque de 100,000 volumes et un revenu annuel de taxes spéciales de près de \$40,000.

Mais ce sur quoi nous voulons appuyer spécialement, c'est jusqu'à quel point l'argent public est dépensé, dans les plus petites villes et cités, pour ces institutions, et le tableau suivant en donnera une bonne idée.

	Popula- tion	Importance de la bibliothèque	Appro- priation
Brantford	15,000	20,000	\$2,000
Guelph	10,000	8,000	1,450
Ste Catherine	9,000	7,000	1,200
Chatham	9,000	3,500	2,000
Berlin	7,500	5,000	1,200
St Thomas	10,000	6,000	2,000
Ingersoll	4,000	2,500	800
H. Hamilton	50,000	20,000	20,000
Simcoe	2,500	3,600	800

London, avec une population de 32,000, vient d'émettre des débentures au montant de \$20,000 pour un édifice et des livres et doit prélever une taxe de 3½ de millin pour son entretien.

Peterborough ne fait rien à présent parce que l'un de ses citoyens lui a donné récemment \$20,000 pour cet objet.

A Guelph, la direction de la bibliothèque est composée de représentants des bureaux de la commission scolaire catholique et protestante et emploie deux bibliothécaires.

Que prouvent tous ces faits et ces chiffres ? Sinon que la bibliothèque publique affirme partout ses droits, qu'elle est considérée aujourd'hui une nécessité de notre civilisation moderne, un facteur important dans le bien être et le progrès de toute cité ou ville tant soit peu active et qu'elle ne peut être ignorée dans l'avenir.

Sans aucun doute, les villes que nous avons nommées considèrent que c'est un sage placement des fonds publics ; seule la cité de Montréal, la métropole du Canada reste dans le crétinisme et la procrastination.

On dépense des millions pour gouverner des boodlers, mais pas un sou pour instruire le peuple.

Il est vrai que s'il était instruit, il prendrait les boodlers par les fonds de culotte et les enverrait exercer leur industrie ailleurs.

Il y a deux ans, on a eu une lueur d'espoir ; un montant avait été porté pour une bibliothèque dans les sommes nécessaires à l'administration de la cité et dont la législature devait légaliser l'emprunt ; mais on a fait un tour de passe-passe pour permettre à quelque

contracteur de toucher le magot, et Baptiste a encore été privé de sa bibliothèque.

Lorsque la ville a acheté le château Ramesay, nous espérons y voir fonder la bibliothèque populaire.

Allons donc ?

On vient de louer le château pour rien aux rococos de la Sociétés des Antiquaires qui vont exhiber là les parchemins de leurs ancêtres dont les canadiens se fichent comme d'une guigne.

Au lieu d'un centre d'éducation, on nous donne un musée d'admiration mutuelle.

Allons, pauvre contribuable, jusques à quand supporteras-tu ces blagues-là ?

OIVIS

#### AVENTURE MEXICAINE

## LE SANGLANT

Un des amis du RÉVEIL nous communique le récit suivant d'une aventure mexicaine racontée par un jeune français né au Mexique, M. Auguste Genin, dont notre ami Louis Fréchette a déjà fait connaître les belles poésies tropicales aux amateurs canadiens.

L'histoire est inédite et n'a paru que dans un numéro de charité publié à Mexico, il y a quelque temps. Elle a pour titre :

#### LE SANGLANT

Nous suivions à cheval la route qui va d'Atotonilco à Zacualtipan, dans l'Etat de Hidalgo (Mexique) ; le sentier serpentait entre des nopals piqués de fruits rouges et des massifs de cactées de toutes sortes. A droite, une rivière presque à sec traînait ses eaux bourbeuses au fond d'une ravine ; à gauche, dans les lointains, les hauts monolithes des Organos (les Orgues) se découpaient en noir sur le fond bleu du ciel ; derrière, la sierra de Pachaca estompait l'horizon.

Mon compagnon, un vieil Indien qui me servait de guide, trottait à mes côtés.

\* \* \*

C'était au lendemain de la chute de Lerdo de Mejada ; le plan de Tuxtepec avait réussi et Porfirio Diaz avait été élu président de la République Mexicaine.

Les routes étaient loin d'être sûres : tous les gens sans aveu, bandits et voleurs devenus soldats pendant la révolution, et que la paix laissait sans ressources, tous les oiseaux de rapine que les guerres civiles font sortir de l'ombre étaient descendus des montagnes et terrorisaient le pays.

La carabine sur la cuisse, le sabre suspendu à l'arçon de la selle et passé sous la jambe gauche, nous allions, fouillant de l'œil les buissons, l'oreille au guet, prêts à toute éventualité.

Nous arrivions aux premières maisons de Metztitlan, quand, brusquement, de grands cris éclatèrent à quelques pas de nous : « Voilà le Jarocho ! vive le Jarocho ! » et nous vîmes déboucher d'un chemin latéral un grand diable suivi d'une dizaine de cavaliers vêtus, comme lui, de cuir fauve et traînant au milieu d'eux une femme et quatre hommes pittoresquement dégouillés. — Parbleu ! m'écriai-je en reconnaissant dans le cavalier qui marchait en tête mon ami Pablo Pouton (alias le " Jarocho ") voilà une fumeuse rencontre ! . . .

\* \*

L'année précédente, à Mexico, l'ami Don Pablo avait maintes fois diné à ma table ; il leva la tête à mon exclamation, me reconnut, et, s'approchant, il me tendit la main... Quelques instants après, attablés devant un ragout de dinde au piment et un large pot de *pulqué*, nous devisions en vieux camarades.

— Eh ! mais, dites-moi, Pablo, quels sont ces individus que vous amenez tantôt sous escorte ?

— Rien, ou presque rien ; le reste de la bande de José Mijarez, Pépé le *Sanglant*, comme on l'appelle ici ; je le poursuis depuis un mois par ordre du gouvernement général, j'ai fusillé trois de ses hommes la semaine passée ; les quatre que vous avez vu ce matin et la femme qui les accompagnait, Rosa la Noire, seront flambés avant dimanche ; je les ai pris au gîte, dans une caverne, du côté du Carlonal, mais leur chef m'a glissé entre les doigts. Il essaiera certainement cette nuit de délivrer sa femme et ses hommes ; j'en profiterai pour m'emparer de lui. Il a des intelligences dans la place, mais j'ai ma police, et je saurai tout à l'heure quels sont les projets qu'il médite. J'y perdrai mon nom, ou tonnerre de tous les diables, je le mènerai pieds et poings liés à Mexico, où son affaire sera vite réglée. Cette nuit, nous nous embusquerons autour de l'église qui sert momentanément de prison, et si le *Sanglant* s'aventure dans ces parages, je lui paye avec usure mes dettes arriérées. . . .

— Vos dettes ? . . . Quelles dettes ? . . . . .

— Un vieux compte entre Pépé et moi. L'an passé, après une querelle au jeu, il m'a décoré traitreusement de l'estafilade dont vous voyez la cicatrice sur ma joue gauche ; depuis il a brûlé ma ferme de San-Nicolas, et c'est pour me venger que j'ai accepté, ou plutôt sollicité la mission de poursuivre, de traquer et de détruire sa bande. Oh ! c'est un gaillard qui a un joli dossier : une vingtaine de vols suivis ou précédés de meurtres, trois ou quatre arrestations de diligences, quelques incendies et une multitude d'autres peccadilles ; mais, ou je me trompe fort, ou bientôt je mettrai un point final à son épopée. . . .

Pour l'instant, mon camarade, ajouta Pablo, allez

vous reposer, et, comme je suppose que vous êtes des nôtres pour la petite affaire de cette nuit, dans quatre ou cinq heures, s'il y a lieu, je vous ferai appeler.

\* \*

Vers deux heures du matin, Pablo vint frapper à ma porte :

— Il n'y a rien de nouveau, me dit-il, notre gaillard se méfie, n'importe, nous allons nous mettre en embuscade, et, s'il ne vient pas, je sais où l'aller chercher. Nos chevaux tout sellés seront prêts, et ou nous les amènera, si nous en avons besoin.

Un instant après, nous étions à notre poste d'observation, sous les massifs d'arbres qui ombragent la place, devant le presbytère.

Blottis dans l'ombre, nous attendions, ne remarquant rien d'insolite, quand, brusquement, au moment où les premières lueurs de l'aube blanchissaient le ciel, nous vîmes s'ouvrir la porte d'une maison attenante, par derrière, à l'église. Six cavaliers en sortirent en un clin d'œil et, lancés au galop, filèrent vers la sierra.

— Mille tonnerres ! clama Pablo, je suis joué, mes oiseaux s'envolent.

— Chef, dit un cavalier qui venait du côté de l'église tout le village est pour le *Sanglant* ; on nous a assaillis dans l'ombre, deux de mes compagnons ont été poignardés, je suis blessé moi-même. . . .

— Cantaro ! cria Pablo, l'interrompant et s'adressant à son lieutenant, prends quatre hommes et poursuis le *Sanglant* pendant que je vais lui couper la route de la Sierra. Nous nous retrouverons au carrefour de la Cruz. Il nous croira tous à ses trousses et d'osera pas se retourner contre toi. En avant ! mes fils, et meure le *Sanglant* ! . . .

\* \*

Nous sommes en selle. Pendant que Cantaro suit le chemin qu'ont pris les fugitifs, Pablo, deux de ses hommes et moi partons dans une autre direction.

Nous nous sommes engagés dans un sentier escarpé, les cailloux cèdent sous les sabots des chevaux, nous allons très vite, au risque imminent de nous rompre le col. Arrivés sur une petite crête, nous nous arrêtons pour laisser souffler nos bêtes ; j'en profite pour jeter un coup d'œil autour de moi :

Le soleil s'est levé et la vallée apparaît dans sa splendeur sauvage. Sous nos pieds, aussi loin que le regard peut porter, on n'aperçoit que des cactus inertes, rigides comme des plantes en zinc découpées à l'emporte-pièce. Dans le fond, la ravine de Metztitlan coupe en deux la plaine de son hiatus énorme. On dirait un coup de glaive donné par un géant. Par une écharpée, derrière la sierra, on voit du blanc, du bleu,

des nuarces vertes très vagues, très fondues, et l'on pressent la Terre chaude.

-- Les voilà ! crie Pablo.

Au-dessous de nous, dans un nuage de poussière rousse, nous voyons passer le Sanglant et sa troupe : derrière, loin encore, ou distingué d'autres cavaliers : Cantaro et ses hommes.

Nous enfonçons nos éperons dans le ventre de nos chevaux, et nous dévalons comme une avalanche le versant presque à pic de la hauteur sur laquelle nous nous trouvons. Le Sanglant a quitté la route et file entre les cactus. Les nopals et les agaves passent comme des ombres, des mimosas nous accrochent au passage, nous fouettent, nous déchirent de leurs branches épineuses.

Cantaro et un cavalier nous rejoignent, leurs compagnons, moins bien montés, arrivent derrière.

Le Sanglant nous a vus ; tout à coup ces hommes se retournent, et une volée de coups de carabine couche deux des nôtres par terre. A notre tour, sans arrêter notre galop furieux — car il faut empêcher les fugitifs de s'engager dans la sierra — nous tirons des coups de revolver sur le groupe des bandits. L'un d'eux tombe ; les autres l'abandonnent, et la poursuite continue. Nous sommes à moins de cent mètres du Sanglant. Rosa la Noire est restée en arrière ; son mari fait volte-face, pique de la pointe de son sabre le cheval fatigué, et pendant que ses compagnons prennent un peu d'avance, il protège leur retraite en déchargeant sur nous son Winchester. Frappée d'une balle au poitrail, celle de Pablo s'arrête après quelques pas ; mon ami se dégage, saute sur un cheval qui galope à notre suite sans son maître, blessé ou mort non loin de là, et, sabre au clair, il foud sur le Sanglant.

Nous sommes à présent corps à corps ; on frappe d'estoc et de taille, on tire à bout portant, puis, soudain, Pablo et moi nous nous trouvons seuls ; deux de nos hommes et trois bandits gisent sur le sol, et, de nouveau, le Sanglant galoppe dans la plaine. Le cheval de Rosa la Noire s'est abattu ; il l'a saisie au vol, à bras-le-corps, et malgré sa double charge, sa monture va comme le vent.

Nous nous élançons derrière lui.

— Tonnerre de mille diables, crie Pablo, nous allons prendre le Sanglant vivant. . . .

— Mensonge ! répond celui-ci, qui l'a entendu.

Et, comme nous étions sur le point de l'atteindre ; comme il voyait venir au loin, lui coupant la retraite, les retardataires de Cantaro ; comme devant lui, le gouffre de Metztilan s'ouvrait béant ; il nous jeta sa carabine déchargée, enleva son cheval, et, superbe en son désespoir, droit en selle, enveloppé de l'aurole de son manteau rouge, il courut vers l'abîme et y sauta avec sa femme dans ses bras.

Penchés sur le bord du ravin, dont la profondeur nous donne le vertige, nous voyons la masse de ces trois corps rouler sur les rochers : ensanglanter les rochers : un bruit sourd. . . . flac monte vers nous.

Un instant, l'écumé du torrent paraît rose ; quelque chose de noir et de vague est roulé par les eaux ; derrière nous, les soldats de Cantaro achèvent les bandits blessés ; on entend des cris étouffés, puis tout reprend son calme ordinaire. . . .

— Caramba ! me dit Pablo tout déconfit, le Sanglant n'est pas mort de ma main, et il m'a tué six hommes ; cette canaille a toujours eu de la chance ! . . .

AUGUSTE GENIN.

## LES IDEES DE M. L'ABBE LANTAIGNE

Ce soir-là, M. L'abbé Lantaigne, directeur du grand séminaire, rencontra sur la promenade des remparts le professeur de poésie latine à la Faculté des lettres, M. Bergeret, qui parlait peu et passait pour un esprit distingué. M. Lantaigne lui pardonnait son scepticisme et causait volontiers avec lui quand il le rencontrait sous les ormes du mail. De son côté, M. Bergeret n'était pas fâché d'étudier l'âme d'un prêtre intelligent. Ils savaient tous deux que leurs conversations sur un banc de la promenade déplaisait au doyen de la Faculté et à l'archevêque. Mais l'abbé Lantaigne ignorait la prudence humaine, et M. Bergeret, très las, découragé, chagrin, renonçait à garder d'inutiles ménagements.

Irréligieux avec décence et bon goût, les dévotions fréquentes de sa femme et les interminables cathéchismes de ses trois filles l'avaient fait noter de cléricalisme dans les bureaux du ministère, tandis qu'un certain mot qu'on lui attribuait était exploité contre lui par les catholiques et même par les opportunistes ; on assurait qu'il avait dit en un de ses cours : "Jeanne d'Arc est une mascotte." Frustré dans ses ambitions, du moins entendait-il vivre à sa guise, et n'ayant pas su plaire, il s'essayait discrètement à déplaire.

Ce soir-là, qui était calme et radieux, voyant venir M. le directeur du grand séminaire par sa route accoutumée, M. Bergeret fit quelques pas au-devant du prêtre et le rejoignit sous les premiers ormeaux des quinconces.

— "La place n'est heureuse à vous y rencontrer," dit l'abbé Lantaigne qui étalait volontiers devant l'universitaire d'innocentes coquetteries de lettré.

En quelques phrases très vagues, ils échangèrent l'aveu de la grande pitié que leur inspirait le monde où ils vivaient. Seulement l'abbé Lantaigne déplorait le déclin de cette antique cité, si riche de savoir et de pensée au moyen âge, et maintenant soumise à quel

ques boutiquiers franc-maçons ; et, tout au contraire, M. Bergeret disait : " Les hommes furent jadis ce qu'ils sont à présent, c'est-à-dire médiocrement bons et mauvais."

— Non pas ! répliqua M. Lantaigne, les hommes étaient vigoureux par le caractère et par la doctrine au temps où Raimund le Grand, surnommé le Docteur balsamique, enseignait dans cette ville la somme des connaissances humaines.

Le prêtre et le professeur s'assirent sur un banc de pierre où déjà se tenaient sans rien dire deux vieillards pâles et lents. Devant ce banc, de vertes prairies descendaient mollement, dans une brume fine, jusqu'aux peupliers qui bordaient la rivière.

— Monsieur l'abbé, dit le professeur, j'ai, comme tout le monde, feuilleté à la bibliothèque municipale l'*Horbus* et le *Thesaurus* de Raimund le Grand. De plus, j'ai lu le livre tout récent que M. l'abbé Cazeaux a consacré au Docteur balsamique. Or, ce qui m'a frappé dans ce livre...

— L'abbé Cazeaux est un de mes élèves, interrompit M. Lantaigne. Son livre sur Raimund le Grand est nourri de faits, ce qui est méritoire ; il est, fondé en doctrine, ce qui est plus louable encore et rare, car la doctrine se perd dans cette France déchue qui fut la plus grande des nations tant qu'elle en fut la plus théologienne.

— Ce livre de l'abbé Cazeaux, reprit M. Bergeret, m'a paru intéressant à plusieurs points de vue. Faute de connaissances en théologie, je m'y suis plus d'une fois perdu. Mais j'ai bien cru y voir que le bienheureux Raimond, ce moine si fermement orthodoxe, revendiquait pour le maître de droit de professer sur un même sujet deux opinions contradictoires, l'une théologique et conforme à la révélation, l'autre purement humaine et fondée sur l'expérience ou le raisonnement. Le Docteur balsamique, dont la statue orne si sévèrement la cour de l'archevêché, soutenait, à ce que j'ai cru comprendre, qu'un même homme peut nier comme observateur ou comme argumentateur les vérités que, comme chrétien, il croit et confesse. Et il m'a semblé que M. Cazeaux, votre élève, approuvait un système si étrange.

M. l'abbé Lantaigne, tout animé par ce qu'il venait d'entendre, tira de sa poche son foulard rouge, le déploya comme un étendard et, le visage coloré, la bouche grande ouverte, se jeta hardiment, le front haut, dans la disputation offerte.

— Monsieur Bergeret, qu'on puisse avoir, sur un même sujet, deux opinions contradictoires, l'une théologique et de source divine, l'autre purement rationnelle ou expérimentale, de source humaine, c'est une question que je résous par l'affirmative. Et je vais vous

démontrer la légitimité de cette apparente contradiction par l'exemple le plus vulgaire.

" Quand, assis dans votre cabinet, devant votre table chargée de livres et de papiers, vous vous écriez : " C'est incroyable ! je viens de poser à l'instant mon couteau à papier sur cette table, et je ne l'y trouve plus. Je le vois, je crois le voir, et je ne le vois plus," quand vous pensez de la sorte, Monsieur Bergeret, vous avez deux opinions contradictoires relativement à un même objet, l'une que votre couteau à papier est sur la table parce qu'il y doit être, celle-ci fondée sur la raison ; l'autre, que votre couteau à papier n'est pas sur la table, puisque vous ne l'y découvrez pas, celle-là fondée sur l'expérience. Voilà bien deux opinions inconciliables sur un même objet. Et elles sont simultanées. Vous affirmez en même temps la présence et l'absence du couteau à papier. Vous vous écriez : " Il est là, j'en suis sûr," au moment où vous éprouvez qu'il n'y est pas."

Et, ayant terminé sa démonstration, M. l'abbé Lantaigne agita son foulard à carreaux, semé de tabac, comme l'éclatante bannière de la scolastique.

Mais le maître de conférences à la Faculté des lettres n'était pas convaincu. Il n'eut pas de peine à montrer le vide du sophisme ; il répondit tout doucement, de sa voix un peu faible, qu'il ménageait, que, cherchant son couteau à papier, il éprouvait tour à tour et non simultanément de la crainte et de l'espérance, effet d'une incertitude qui ne pouvait durer ; car on finit bien par s'assurer si le couteau est sur la table ou s'il n'y est pas.

— Rien, monsieur l'abbé, ajoute-t-il, rien dans cet exemple du couteau de buis n'est applicable au jugement contradictoire que le bienheureux Raimund, ou M. Cazeaux, ou vous-même, pourriez porter sur tel fait rapporté dans la Bible, en affirmant dans le même temps qu'il est vrai et faux. Me permettez-vous à mon tour de prendre un exemple ? Je choisis, non certes pour vous embarrasser, mais parce que cet exemple me vient de lui-même à l'esprit, je choisis l'histoire de Josué arrêtant le soleil.

M. Bergeret passa la langue sur ses lèvres et sourit. Car enfin il était voltairien dans le secret de son âme. Josué arrêtant le soleil. Direz-vous tout ensemble, Monsieur l'abbé, que Josué a arrêté et n'a pas arrêté le soleil ?

Le directeur du grand séminaire n'eut point l'air embarrassé. Controversiste superbe, il tourna sur son contradictoire la flamme de ses yeux et le souffle de sa poitrine :

— Toutes réserves expressément faites sur la véritable interprétation à la fois littérale et spirituelle de l'endroit des *Juges* que vous visez et auquel tant d'in-

crédules se sont étourdiment cognés avant vous, je répondrai sans crainte : Oui, j'ai deux opinions opposées sur l'interprétation de ce miracle. Comme physicien, je crois, pour des raisons tirées de la physique, c'est-à-dire de l'observation, que la terre tourne autour du soleil immobile. Et comme théologien je crois que Josué a arrêté le soleil. Il y a là contradiction. Mais cette contradiction n'est pas absurde. Je vous le ferai paraître tout de suite.

Car l'idée que nous nous faisons du soleil est purement humaine ; elle ne concerne que l'homme et ne saurait convenir à Dieu. Pour l'homme, le soleil ne tourne pas autour de la terre. J'y consens, et je veux donner raison à Copernic. Mais je n'irai pas jusqu'à obliger Dieu de se faire copernicien comme moi, et je ne chercherais pas si pour Dieu le soleil tourne ou ne tourne pas autour de la terre.

A vrai dire, je n'avais pas besoin du texte des *Juges* pour savoir que notre astronomie humaine n'est pas l'astronomie de Dieu.

Les spéculations sur le temps, le nombre et l'espace n'embrassent pas l'infini et c'est une sotte idée que de vouloir embarrasser l'Esprit saint dans une difficulté de physique ou de mathématiques.

—Ainsi, demanda le professeur, vous admettez que, même en mathématiques, il est permis d'avoir deux opinions contradictoires, l'une humaine, l'autre divine ?

—Ne riez pas ! répondit l'abbé Lantaigne en grossissant sa voix sonore. S'il m'était révélé que pour Dieu 2 et 2 font 5 je le croirais sans révolte.

Il s'échauffa.

—J'entends des prêtres, qu'on qualifie d'éminents, qui soutiennent que la science doit s'accorder avec la théologie. Je déteste cette impertinence, je dirai cette impiété, car il y a quelque impiété à faire marcher de concert la vérité, immuable, absolue, et cette sorte de vérité imparfaite et provisoire qu'on appelle la science.

Cette folie d'assimiler la réalité à l'apparence, le corps à l'âme, a produit une multitude d'opinions misérables et funestes par lesquelles les apologistes de ce temps ont laissé voir leur faiblesse téméraire. L'un, membre distingué de la Compagnie de Jésus, admet la pluralité des mondes habités ; il consent à ce que des êtres intelligents habitent Mars et Vénus, pourvu qu'à la terre soit réservé le privilège de la Croix par lequel elle redevient unique et singulière dans la création. L'autre qui, en Sorbonne, monta, non sans quelque mérite, dans la chaire aujourd'hui renversée de théologie, admet que le géologue puisse retrouver des vestiges de préadamites et réduit la genèse biblique à l'organisation d'un canton de l'univers pour le séjour d'Adam et de sa semence.

■ O plates folies ! ô piteuses audaces ! ô nouveautés

antiques et déjà cent fois condamnées ! ô rupture de la solennelle unité ! Qu'il vaut mieux, comme son historien, proclamer que la science et la religion ne doivent pas plus se confondre que le relatif et l'absolu, le fini et l'infini, l'ombre et la lumière !

—Monsieur l'abbé, dit le professeur, vous méprisez la science.

Le prêtre secoua la tête.

—Non pas, Monsieur Bergeret, non pas !

Je tiens au contraire, sur l'exemple de Saint-Thomas d'Aquin et de tous les grands docteurs que la science et la philosophie doivent être tenues en estime dans les écoles.

On ne méprise pas la science sans mépriser la raison, on ne méprise pas la raison sans mépriser l'homme, on ne méprise pas l'homme sans offenser Dieu. Le scepticisme criminel qui s'attaque aux mystères divins. J'estime la science comme un bienfait qui nous vient de Dieu. Mais si Dieu nous a donné la science, il ne nous a pas donné *sa* science. Sa géométrie n'est pas la nôtre. La nôtre spéculé sur un plan ou dans l'espace, la sienne s'exerce dans l'infini. Il ne nous a pas trompés. C'est pourquoi j'estime qu'il a une véritable science humaine. Il ne nous a pas tout appris. C'est pourquoi je constate l'impuissance de cette science, même véritable, à s'accorder avec la vérité des vérités. Et ce désaccord, toutes les fois qu'il se rencontre, je le vois sans peur : il ne prouve rien ni contre le ciel ni contre la terre.

M. Bergeret avoua que ce système lui semblait habile autant qu'audacieux, et conforme enfin aux intérêts de la foi.

—Mais, ajouta-t-il, ce n'est pas la doctrine de notre archevêque. Monseigneur Charlot parle volontiers, dans ses mandements, des vérités de la religion confirmées par les découvertes de la science et notamment par les expériences de M. Pasteur.

—Oh ! répondit l'abbé Lantaigne d'une voix de nez où sifflait le mépris, Sa Grandeur observe, en philosophie du moins, la pauvreté la plus évangélique.

Au moment où cette phrase cinglait l'air sous les quinconces, une douillette ventrue passa devant le banc, coiffée d'un large chapeau ecclésiastique.

—Parlez plus bas, monsieur l'abbé, dit le professeur de lettres ; M. l'abbé Guitrel vous attend.

#### ANATOLE FRANCE

Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en publiant la petite nouvelle, *Carmen*, de Prosper Merrimée. C'est sur cette nouvelle qu'à été écrite la partition de l'opéra de Bizet. Tous nos abonnés ont vu jouer cet opéra, et nous n'avons aucun doute qu'ils éprouveront un aussi sensible plaisir, à la lecture de cette perle, que celui que nous avons éprouvé nous-même. A la semaine prochaine.

NOS BETISES

## LES ESCAPADES DE LA VERITE

(Suite)

A peine le train qui les amenait eut-il dépassé les fortifications de la capitale, que Jacques se sentit une envie démesurée de crier à son frère qu'il le considérait comme un parfait imbécile. Ce qui l'étonna fort, non qu'il n'en fût convaincu depuis longtemps, mais jamais il ne s'était senti, avec cette féroce intensité, la velléité de le lui dire.

— Décidément, pensa l'oncle Jacques, il se passe en moi quelque chose d'extraordinaire. Non-seulement j'ai une envie colossale de maltraiter mon frère qui n'est pourtant pas plus assommant que d'habitude, mais je me tiens à quatre pour ne pas dire à ce gros monsieur assis en face de moi que sa femme a de trop beaux yeux pour un homme comme lui, et doit le tromper outrageusement.

— A quoi penses-tu, mon ange ? demanda le gros monsieur à la jeune dame, qui paraissait plongée dans le septième ciel.

— A M. Arthur, répondit-elle avec ravissement.

— Là ! que disais-je ? repensa Jacques. Mais pourquoi le lui avoue-t-elle d'une façon si ingénue ?

Le gros monsieur regardait sa femme avec stupeur, quand l'employé ouvrit la portière du wagon, en criant : Paris !

Jamais on ne déclara autant de perdreaux et de lapins à la douane. Ceux qui avaient caché avec soin quelques menues pièces de gibier dans leurs poches, les exhibaient avec empressement sur la demande sacramentelle :

— N'avez-vous rien à déclarer ?

— Plus de doute. C'est une épidémie, se dit Jacques. Parbleu ! je veux en avoir le cœur net.

Avisant au milieu de la foule une dame horriblement parfumée, teinte de rouge, de noir et de blanc, et qu'il avait déjà remarquée dans un buffet, humant une tasse de chocolat avec des minauderies de jeune fille, il alla droit à elle, et lui demanda à brûle-pourpoint, avec un profond salut :

— Quel âge avez-vous, madame ?

— Cinquante-neuf ans et quelques mois, répondit-elle, sans hésiter.

— Pour le coup, je suis fixé, se dit Jacques. Par je ne sais quel phénomène cosmique, il y a, c'est évident, dans l'atmosphère ou autre part, une influence qui force nos organes vocaux à articuler les choses telles qu'elles sont, en dehors de toutes combinaisons cérébrales.

— Que disais-tu donc à cette dame ? lui demanda Oscar.

— As-tu jamais, répondit Jacques, assisté à l'éroulement d'un moule ?

— Jamais, fit Champavant.

— Je n'en doute pas, puisque tu l'affirmes. Eh bien ! mon ami, ouvre l'œil et surtout l'oreille ! C'est aujourd'hui que commence la liquidation sociale.

— Une révolution ? s'écria l'ancien député.

— Pis que cela ; une dissolution. Chut ! personne ne s'en doute encore.

Ils cherchèrent un coupé pour aller chez Jacques. Le premier cocher auquel ils s'adressèrent leur conseilla, s'ils allaient loin et s'ils étaient pressés, de prendre une voiture de la compagnie rivale, beaucoup plus confortable, assura-t-il, et dont les chevaux étaient meilleurs.

— Monsieur Mathieu, dit, en arrivant, Jacques à son concierge, combien m'avez-vous volé de bouteilles de vin, pendant mon absence ?

— Entre trente et quarante, monsieur Champavant ; je n'ai pas compté.

Après un déjeuner au restaurant, qui fut bon, grâce au soin que prit Jacques de s'en rapporter complètement au choix du garçon, ils allèrent au séminaire Saint-Sulpice. Leur neveu était en retraite, et ne serait visible que le soir, après sa confession générale.

— Ah ! ah ! dit Jacques, il se confesse ; très bien, nous reviendrons ce soir. — Tiens, voilà Chose, fit-il, quand ils furent sortis, en montrant un sénateur bien connu qui montait la rue Bonaparte.

— Il doit parler aujourd'hui, dit Champavant.

— Sur quoi ?

— Sur tout. Il interpelle le ministère sur la politique générale.

— Il faut voir ça, Oscar. D'ailleurs, il est maintenant des vôtres, et tu ne peux te dispenser de venir l'entendre, étant à la porte de son parloir, d'autant plus qu'il manie très bien la parole, si bien, qu'il en fait tout ce qu'il veut, des choux, des raves, du chaud, du froid, du rouge, du blanc.

— Il est des nôtres, murmura Champavant, jusqu'à ce qu'il trouve plus avantageux de nous lâcher.

— Au moins, dit Jacques, êtes-vous sûrs de ce qu'il vous réserve. Il y a tant d'hommes avec qui l'on ne sait sur quoi compter !

— Bah ! fit Champavant, nous nous servons de lui.

— Et il se sert de vous. Echange de bons procédés.

L'homme d'Etat marchait lentement, longeant le mur du séminaire qui le couvrait de son ombre et lui devait bien cela pour son vote contre l'article 7. Il paraissait inquiet et s'arrêtait de temps en temps pour poser un doigt sur son front, comme s'il eût voulu

s'assurer que sa tête était bien à sa place. Alors il la secouait avec un regard étonné, comme un homme qui ne comprend pas. Cette surprise, qui touchait à l'ahurissement, ne pouvait avoir pour sujet que les élucubrations de son propre cerveau, puisqu'il n'avait pas d'autre interlocuteur que lui-même. Evidemment un étrange combat se livrait dans cette âme multicolore, envahie, malgré elle, par les effluves de la Vérité, et ne pouvant, malgré l'admirable souplesse de ses organes, se plier à cette conversion nouvelle. La prisonnière en rupture de ban avait trouvé là un digne jouteur.

Les deux frères entrèrent à sa suite dans le palais des pères conscrits, l'une des roues du char de l'État, établie, dans le plan de ses constructeurs, pour jeter des bâtons dans l'autre. Oscar envoya sa carte à un ancien collègue devenu sénateur, lequel les fit cuser, non sans peine, dans une tribune, les amateurs de musique oratoire et les principaux coryphées des divers partis qui piétinent sur la France s'étant donné rendez-vous au Luxembourg pour assister à un de ces exercices de ténors et de basses-tailles, intermédiaires purement artistiques dont nos législateurs se plaisent à émailler leurs travaux. Cela ne sert généralement qu'à amuser les virtuoses, les choristes et la galerie. Le plus ignare des spectateurs sait à l'avance quels airs on va chanter, et les juges du concours, du premier au dernier, ont leur bulletin tout écrit dans leur poche. N'importe ! on y va pour écouter les fioritures des exécutants, dont toute la France dilettante se régalerait le lendemain dans les partitions officielles ; après quoi, les députés et les sénateurs retournent à leurs commissions, les ministres à leurs ministères, la galerie à d'autres spectacles, sans qu'il en résulte autre chose que beaucoup de bruit pour rien, et une journée de plus perdue dans le grand laboratoire de la République parisienne.

Au moment où Jacques et Oscar entrèrent dans leur loge, un orateur occupait la tribune. Il était question des véritables affaires du pays. Naturellement, ni en bas, ni en haut, personne n'écoutait. Cela valait pourtant la peine d'être entendu. Il s'agissait d'un traité de commerce. L'orateur, homme du Nord, traitait avec peu de considération les producteurs du Midi.

— « Messieurs, disait-il, les uns sont pour les vignes, d'autres pour les houilles, ceux-ci pour les fers, ceux-là pour les cotons ; moi, je suis pour la laine. Non que j'ai la prétention d'insinuer qu'il n'entre dans nos tissus de laine aucune espèce de coton, mais cela ne regarde que les consommateurs dont les intérêts me touchent peu, pas plus qu'ils ne touchent du reste les fabricants de n'importe quel produit, dans toutes

les autres contrées. Que voulons-nous ? c'est-à-dire que veulent mes électeurs ? car, pour moi, personnellement, qui ne tisse, ne file, ni ne foule aucune substance végétale ou animale, je vous déclare franchement que je m'en moque. Mes électeurs, messieurs, demandent trois choses : la matière à bon marché, la main-d'œuvre à bon marché, et la vente au plus haut prix possible. Pour atteindre ce dernier résultat, il faut, à toute force, fermer le marché de la France à tous les lainages étrangers ; sans quoi nous serons obligés de changer nos habitudes et de transformer nos machines pour soutenir la concurrence, et vous savez aussi bien que moi, messieurs, avec quelle obstination ce pays de tous les progrès, au nord comme au midi, refuse généralement de progresser. D'autre part, pour avoir la matière première à bon marché, il faut ouvrir nos ports aux arrivages exotiques. Ici, j'entends les réclamations de l'agriculture mais je ne m'arrête pas plus aux bélements des moutons indigènes qu'aux plaisanteries de mon voisin de gauche, infecté des principes du libre-échange, qui prétendait tout à l'heure, dans l'espoir de me confondre, qu'on ne peut donner aux uns des privilèges qu'on refuse aux autres, et qu'il faut qu'un port soit ouvert ou fermé. Le pain à bon marché, le vin à bon marché, tout que vous voulez, mon cher collègue, mais non les pantalons et les redingotes. Moins chère sera la nourriture des ouvriers, et moins, naturellement, nous les paierons ; car, s'il est dit que l'homme doit vivre de son travail, il n'est écrit nulle part que les fabricants de draps soient tenus de lui faire faire des économies. . . . Mais je m'aperçois à votre inattention soutenue, que vous êtes impatients de passer à des exercices plus violents. Je termine sur ce mot que je recommande aux sténographes, et qui retentira, j'espère, dans le cœur des électeurs sénatoriaux, jusqu'au fond de mon département : — "Tout pour la laine !"

L'orateur descend de la tribune, et ne reçoit les félicitations d'aucun de ses collègues.

On change le verre d'eau sucrée. Un frémissement court dans les galeries.

— La parole est à M. Chose, dit le président.

Il gravit les marches de la tribune.

— Croyez-vous, monsieur l'abbé, qu'il va se déclarer pour le *Syllabus* ? demande une dame à son voisin.

— Laissons dormir le *Syllabus*, madame, répond M. l'abbé, avec un fin sourire. Le mot d'ordre dans l'Église est, pour le moment ! liberté !

L'éminent orateur, encore en proie à la lutte secrète qui l'arrêtait, indécis et troublé, sur le trottoir de la rue Bonaparte, commença d'une voix d'abord hésitante, mais qui s'affermait peu à peu, et finit par s'emballer

tout à fait dans l'entraînement de cette inspiration presque inconsciente qui soulève au-dessus d'eux-mêmes les grands artistes de la parole, emportés, selon la formule si juste du vulgaire, par le feu de l'improvisation. — Ebullition du cerveau s'échappant par son propre mouvement et projetant en dehors des bouffées de chaleur et des rayons de lumière, conformément à la grande loi de la transformation de forces, récemment découverte. — Cette explication, comme toutes les explications qui n'expliquent rien, est généralement adoptée.

Les anciens attribuaient ce phénomène à la présence d'un Dieu s'appropriant la glotte et les lèvres de l'orateur pour se communiquer aux mortels. — "Un Dieu parle par sa bouche, disent leurs écritures." Les anciens, au moins dans le cas spécial qui nous occupe, étaient beaucoup plus que les modernes près de la vérité, dont notre malheureux politicien subissait en ce moment les étrointes. Mais comment convaincre d'un tel fait des contemporains qui ne croient plus qu'à la mécanique ? Alors, qu'ils comprennent comme ils pourront le discours du célèbre sénateur :

EUGENE NUS.

(A suivre.)

## L'ÉGLISE ET LE DUEL

L'*Univers* nous apprend que l'évêque de Versailles a trouvé un moyen de donner une apparence de satisfaction à la famille du malheureux duelliste Alés, le journaliste des *Débats*, qui réclamait pour lui des obsèques religieuses. Sur son ordre, le curé de Saint-Basile-d'Etampes, a attendu au cimetière le cortège funèbre; et, en habit de ville, a récité le *De profundis* au moment où l'on a apporté le corps. Puis il s'est retiré.

Les journaux catholiques se sont étonnés de ce qu'ils appellent "l'ignorance et l'injustice" des journalistes qui ont discuté, ces jours-ci la discipline de l'Église romaine en matière de services funèbres. Il faut bien reconnaître que ce n'est pas cette discipline elle-même qui est en cause. Et, si elle était appliquée avec rigueur et uniformité, elle serait infiniment respectable, et aurait peut-être pour effet de diminuer le nombre des suicides, des duels, des divorces. Mais ce qui donne lieu aux critiques les plus justifiées et aux attaques les plus vives, c'est la diversité infinie des applications de cette règle, prétendue si inexorable. C'est la facilité avec laquelle, en bien des cas, les arguments sonnants triomphent des lois canoniques.

CATHOLIQUE.

## LE THEATRE FRANCAIS

Nous sommes heureux de constater qu'une nouvelle impulsion vient d'être donnée au théâtre français. Une dizaine de citoyens ont formé un nouveau syndicat, et conclu des arrangements pour terminer la saison.

Cette semaine on a donné *Le Barbier de Séville* avec un succès éclatant. On nous promet *Rigoletto* et quelques autres œuvres sérieuses.

Espérons que l'encouragement du public ne fera pas défaut à la nouvelle entreprise, et que tous les amis du Théâtre s'empresseront de lui donner tout l'appui qu'il mérite.

LORGETTE

## LES TROIS PEINES D'UN ROSSIGNOL

V

LE POÈTE

Au moment où je le vis, il venait d'entr'ouvrir sur ses genoux un cahier relié avec des faveurs bleues; dont le titre en gothique portait : " Première poé. . . ." L'inclinaison de la feuille, un peu retournée sur elle-même, ne me permit pas d'achever, mais je devinai qu'il s'agissait de premières poésies, car les lignes, inégales, indiquaient des vers.

Il ferma le cahier, et poussant dessus, comme un sceau sur un trésor précieux, sa main fine d'adolescent, regarda sa sœur. . .

—Renée, tu me promets le secret ?

Elle prit un air grave, et répondit :

—Je te le jure !

La formule était si solennelle, l'accent si dramatique, que je ne pus m'empêcher de rire dans mon lierre.

Ils tournèrent leurs deux jeunes têtes de mon côté.

—Les oiseaux s'éveillent, dit Renée, dépêches-toi : tu sais que maman est matineuse.

Il lut alors, d'un ton pénétré, précipité et coupé par l'émotion, une pièce de vers intitulée : *les Ramiers*. Comme il traitait de la bonne manière ces égoïstes volatiles du Luxembourg : J'étais ravi.

Quand il eut fini :

—C'est bien joli, Paul, bien joli, dit Renée.

—Tu trouves ?

—Je crois même que c'est un vrai chef-d'œuvre. Tu devrais te faire présenter à quelque grand poète, à Bruno, par exemple.

Paul la regarda tendrement :

—Pauvre petite, et par qui ?

A ce moment, la fenêtre du premier s'entrebailla. Renée poussa un petit cri ; Paul devint rouge, et se pencha jusqu'à terre pour dissimuler le cahier encore ouvert sur ses genoux.

—Paul ! Renée ! mes enfants ! dit une voix un peu traînante.

Ils rentrèrent.

J'avais trouvé un poète, bien jeune il est vrai, mais

je résolu de m'en tenir à celui-là, de peur de n'en pas rencontrer d'autre.

Seulement, mon ami Paul de Scabieuse, — c'était son nom encore inconnu, destiné à la gloire, et que je m'applaudissais d'avoir découvert avant qu'il fût célèbre, — mon ami avait un défaut : il était toujours sorti. Je suis sûr, pour l'avoir souvent déploré, qu'il ne demeurait pas une heure par jour dans sa chambre, en état de veille. Visites, promenades, réunions mondaines, la journée entière y passait, et une partie de la nuit : je me demande encore quand il pouvait travailler à ses chefs-d'œuvre. Je m'attristais de ne pouvoir lui parler, et j'appelais de tous mes vœux quelque événement qui modifiât sa vie, lorsque, un mercredi, je vis mon poète sortir d'une maison d'apparence modeste, rue Madame. Un homme d'une trentaine d'années, qui devait professer dans un pensionnat de jeunes filles, pâle d'avoir trop lu, et d'une distinction travaillée, lui dit en le reconduisant :

— A ce soir, cher monsieur, c'est convenu, je vous présenterai, et je vous prédis un vrai succès.

Et Paul s'en alla rayonnant.

J'avais compris qu'il s'agissait de présenter mon ami Scabieuse à un grand poète, et j'étais content, moi aussi, et, rentré dans mon lierre, je songeai doucement. Car, tout allait changer dans sa vie : je le voyais, encouragé par l'accueil que les maîtres de la littérature ne manqueraient pas de lui faire, renoncer aux bals, s'éprendre d'une noble ambition pour la gloire, s'enfermer dans sa chambre et vivre en artiste laborieux. Oh alors, comme ils seraient doux ces soirs d'été où, las du travail du jour, il s'accouderait à sa fenêtre et m'écouterait chanter !

Tout le reste de la journée, Paul écrivit ou déclama dans sa chambre. Lorsque enfin il sortit de la maison, vers neuf heures, je ne sais lequel était le plus ému, de René qui l'embrassa, de lui qui s'échappa dans la rue sans détourner la tête, ou de moi qui m'étais décidé à le suivre. Devant la maison de Bruno, il y avait un jardin fermé d'une grille, et dans le jardin un sorbier. Je m'y perchai pendant que mon jeune ami, très pâle, disparaissait dans l'escalier en boutonnant son dernier gant.

On devinait une réception au premier étage, derrière les stores baissés. Quelque rayons échappés étoilaient ça et là les branches, une rumeur confuse bourdonnait autour de moi, et s'enflait tout à coup quand la porte de l'appartement s'ouvrait à un nouvel invité. C'était tout ce que je pouvais percevoir et connaître de cette soirée à laquelle j'aurais tant aimé assister ! Mon poète y débutait, dans un instant peut-être les *Ramiers* seraient célèbres, et je n'aurais que l'écho de ces applaudissements !

Pour la première fois j'eus un peu de regret de n'être pas simple serin ou chardonneret de maison. Les heures se passèrent pour moi dans une incertitude où l'espoir dominait pourtant. La nuit, qui devait être délicieuse dans les bois, était chaude à Paris ; le vent ne descendait pas jusqu'à moi, il soufflait là-haut, vers les étoiles, dans la route immense que suivaient, pour s'en retourner, les dernières bandes de canards et les hérons isolés dont j'entendais l'appel. Vers minuit, un premier invité sortit de chez le grand poète : il bâillait affreusement.

— Le rustre ! sifflai-je dans mon sorbier, bâiller après les vers de Scabieuse !

Puis trois gros messieurs traversèrent le jardin.

— Non, parole d'honneur, dit le plus grand, le plus large, le plus in-folio des trois, cela devient insupportable : Bruno a la manie de nous exhiber de petits jeunes gens qui endorment tout le monde sous prétexte de poésie. Ça gâte une soirée, les vers !

— Oh ! oui, répartit le second, c'est bien assez de Bruno, quand il lui prend l'idée de réciter ses *Languereux*.

— Lamartine, va ! murmura le troisième. Et je vis bien à son air qu'il croyait dire une injure.

Enfin, Paul de Scabieuse sortit à son tour, la tête basse, à demi cachée dans le col de son paletot. Il traversa rapidement le jardin. Quand il fut dehors, seul, inconnu, libre de pleurer, il ne se content plus, et éclata en sanglots.

Pauvre Scabieuse !

Je fis alors une chose que notre amour-propre d'artistes nous défend d'ordinaire, et, comme il s'en allait, rasant les murs, par les rues les moins fréquentées, je volai au-dessus de lui, et l'appelai sur un ton très doux :

— Ami, ami ; ami, ami !

Il n'y prit pas garde d'abord.

Je répétais mon appel. Il leva les yeux. Un sourire de pitié, un sourire pâle et triste à m'en faire pleurer moi-même, effleura ses lèvres. Un peu plus loin, quand il vit que je tournais la rue avec lui, il sourit tout à fait. Et quand il fut rentré, quand il entendit les premières modulations d'un chant que je lui adressais, en effet, du fond de mon lierre, il ouvrit sa fenêtre, et plus de deux heures durant je le consolai, moi, rossignol des bois, du dédain des hommes.

Ce fut la plus belle nuit de ma vie, car il comprit tout, car il ne se lassa point, car son âme toute vierge encore s'épanouissait à m'écouter. Il n'eût écouté plus longtemps encore si je l'avais voulu. Mais je pensai qu'il avait besoin de repos, que la nuit devenait froide, et je pris le parti de me taire, le laissant apaisé et peut-être un peu plus poète qu'auparavant.

La nuit s'écoula. . . .

Et l'aube vint. . . . Alors je songeai qu'un bonheur imparfait doit être rare, je me rappelai mes épreuves passées, j'eus peur de ce lendemain qui commençait. Que serait-il ? Si mon Scabieuse allait changer et déchoir avec le temps ? S'ils allaient avoir raison de cette vocation si nouvelle, ceux qui s'en étaient moqués ? Ah ! plutôt que de voir cela, plutôt que d'en courir le hasard, oui, plutôt partir de suite, dans toute la fraîcheur de ma joie, avec le trésor intact d'un bon souvenir.

J'hésitai un instant. Une dernière fois je regardai la fenêtre derrière laquelle dormait Scabieuse, le poète des *Ramiers*, puis, à tire-d'aile, je traversai Paris.

Bien loin, bien loin seulement je m'arrêtai, au delà des banlieues, dans la campagne. Je me posai en haut d'un arbre, et je me tournai vers la grande ville sur laquelle le soleil levant versait à flots la lumière, incendiant quelques vitres et les sommets des tours et des dômes. Une émotion profonde me saisit. Au moment d'abandonner ce monde où j'avais souffert,

tous mes chagrins me revinrent au cœur, tous ensemble, comme pour accabler la pauvre joie que j'essayais de défendre contre eux.

— Race des hommes, m'écriai-je, vous qui passez parmi nous pour aimer la poésie, elle coule autour de vous et vous n'y prenez pas garde, et vous la laissez aller, sans comprendre qu'elle vous rafraîchirait et qu'elle vous reposerait ! J'ai chanté pour un prince qui m'a chassé : après plusieurs années je commence à croire aux poètes, je veille à la porte d'un homme de lettres, et pourquoi ? pour y entendre rire de cette jeunesse qui m'a séduit, de ces vers qui m'ont touché... C'est la troisième peine que j'endure à cause de vous, ce sera la dernière : je pars. Je vais là où les auditeurs ne me manqueront pas, plus humbles mais plus fidèles à la loi de leur race, dans les champs déserts, parmi les insectes, les oiseaux et les bêtes sauvages. Eux ne me repousseront pas. Et dans les nuits dont ni vous ni votre bruit ne diminuerez la grandeur, je chanterai pour Dieu qui m'avait fait pour vous.

J'étais donc résolu à me retirer du monde et à me faire aussi, moi, rossignol de ruines. Mais, avant de mettre à exécution mon projet, je voulus voir une dernière fois mon père.

Je pensais, le long du chemin, à ce qu'il faudrait lui dire, et de quelle manière je devrais le saluer pour ne pas me heurter tout d'abord à son humeur devenue sauvage et ombrageuse avec l'âge.

— Mon père, répétais-je en faisant mes étapes, vous nous avez donné des leçons qui m'ont toujours guidé.

Grâce à vous je suis devenu le chanteur que vous-même ne dédaignez pas d'écouter. Sur votre conseil, j'ai cherché à plaire à trois sortes de gens, les rois, les femmes, les poètes. Vous savez ce qu'il est advenu de mes deux premiers essais. Quant aux poètes, il en existe encore ; j'en ai découvert un, tout jeune, et, comme il pleurait, j'ai éprouvé sur lui cette puissance consolatrice dont vous m'aviez parlé. Mais ils sont rares aujourd'hui, et l'on ne rencontre plus communément, comme vous l'avez fait, de ces amateurs de rossignols, âmes souffrantes ou ailées, qui trouvaient de la joie dans le chant d'un oiseau... La prose a bien grandi par le monde, mon père...

Je lui aurais dit plus d'une chose encore et demandé plus d'un avis.

Hélas ! quand j'arrivai dans le bois d'orangers, je cherchai vainement le nid. Quelques morceaux de crins tordus, une coque d'œuf brisée, tombée au pied de l'arbre, attestaient seuls la place où fut mon berceau et celui de bien d'autres rossignols philomèles. Le vent roulait ces derniers débris. En les considérant, je vis que la ruine devait remonter à plusieurs mois déjà. L'abandon était définitif, et la cause ne m'apparut que trop clairement... Mon cœur se serra. Je passai tout le jour à me souvenir.

Devant moi, là-bas, la mer était encore bleue. Naples bruissait, contente de vivre, et la fumée du Vésuve se tordait vers Sorrente.

FIN

## Le "SUN" Compagnie d'Assurance sur la Vie du Canada.

SIEGE SOCIAL, MONTREAL.

ROBERTSON MACAULAY, *Président.*  
HON. A. W. OGILVIE, *Vice-Président.*  
G. F. JOHNSTON,

T. B. MACAULAY, *Secrétaire.*  
IRA B. THAYER, *Surintendant des Agences.*  
Assistant Surintendant des Agences.

L'année 1894 a, jusqu'à maintenant, été des plus satisfaisante et, avec un zèle soutenu de la part de nos agents, elle montrera une augmentation suffisante. Cela veut dire beaucoup pour la compagnie spécialement si l'on considère la crise commerciale qui se fait sentir partout. Ce résultat est surtout dû au fait que le "SUN" du Canada est devenu tout à fait populaire. Sa police sans conditions et son habile, prudente direction ont fait leur œuvre.

### Une Autre Raison.

Le "SUN" du Canada est la première compagnie qui introduisit la police sans conditions et ce fait a pendant de longues années, été une des principales



attractions de ses polices. Cette compagnie a, depuis, fait un pas de plus en avant et émet des polices non confiscables. Le contrat d'assurances d'un porteur de police ne peut, d'après ce privilège, être résilié aussi longtemps que sa réserve est assez élevée pour acquitter une prime qui, sans qu'il ait besoin de le demander, est payée sous forme d'un emprunt remboursable en tout temps.

Demandez à nos agents  
De vous expliquer  
Ce système.

O. LEGER,

GERANT DU DEPARTEMENT FRANCAIS  
POUR LA VILLE ET LE DISTRICT DE MONTREAL.

# Au premier rang pour y rester !

Il y a plusieurs bonnes choses dans les différents genres de clavigraphes, mais cependant pour la facilité d'opération, la perfection de l'alignement, la simplicité de construction, les qualités de durée, le MEILLEUR de tous est sans contredit

## Le "Calligraph"

Il n'a pas de supérieur, ni même d'égal. On enverra un catalogue décrivant le Calligraph et les fournitures qui s'y rattachent sur demande.

### THE AMERICAN WRITING MACHINE CO.

HARTFORD, CONN., E.-U.

MORTON, PHILLIPS & CIE,  
AGENTS POUR LA PROVINCE DE QUEBEC ET L'EST D'ONTARIO.

**MONTREAL.**

# 'North British & Mercantile'

CIE D'ASSURANCE CONTRE LE FEU ET SUR LA VIE

CAPITAL.....	\$15,000,000
FONDS INVESTIS.....	53,053,710
FONDS INVESTIS EN CANADA.....	5,200,000
REVENU ANNUEL.....	12,500,000

Directeur Gérant :—THOMAS DAVIDSON, Ecr.

#### DIRECTEURS ORDINAIRES :

W. W. Ogilvie ; A. MacNider, Ecr., Banque de Montréal ; Henri Barbeau, gérant général Banque d'Épargne de la cité.

La Compagnie, étant la plus forte et la plus puissante qui existe, offre à ses assurés une sécurité absolue, et en cas de feu un règlement prompt et libéral. Risques contre le Feu et sur la Vie acceptés aux taux les plus modérés.

BUREAU PRINCIPAL EN CANADA,

## 78 St-Francois-Xavier, Montreal.

### GUSTAVE FAUTEUX,

TELEPHONE BELL No. 319.

Agent pour Montréal et les environs.

Imprime par la Compagnie d'Imprimerie Desaulniers, et publié par Aristide Filatreault au No. 22 rue Saint-Gabriel, Montréal.

### BURROUGHS & BURROUGHS, AVOCATS

Chambres 613 et 614 Bâtisse de la New York Life, 11 Place d'Armes, Montréal.

Téléphone 1521

Chas. S. Burroughs W. Herbert Burroughs.

### ARTHUR GLOBENSKY

AVOCAT.

"N. Y. L. B." Chambres 316 et 317.

### J. A. DROUIN

AVOCAT.

Bâtisse de l'Assurance "New York Life" 11 PLACE D'ARMES, Chambres 315 et 316. Téléphone 2243.

# EDEN MUSEE ET THEATRE

Edifice du Monument National  
Le Seul Théâtre Français à 10c.  
4 REPRESENTATIONS PAR JOUR  
2.15, 4.00, 8.00, 9.15 hrs.

## AU THEATRE

CHANSONNETTES, ROMANSES,  
DANSES, ACOBATES,  
COMÉDIE ET OPÉRETTES.

## AU MUSEE

MERCIER sur son LIT de MORT  
100 Figure de cire, Léon XIII.  
NOUVEAUTÉS CHAQUE SEMAINE.  
Entrée du Musée - 10c.  
Entrée du Théâtre - 10c.  
Sièges réservés, 5c. ext.  
Le Musée sera ouvert le DIEANCHE de 1 heure à 10 heures du soir.

## JACQ. VANPOUCKE

PROFESSEUR DE

Clarinette et de Solfège,  
221—RUE CRAIG—221

**LA SAISON** — Journal illustré des Danées, le plus beau et le plus complet. Le seul au monde publiant 100 Gravures par n<sup>o</sup>.

50 OUVRAGES  
à 2 francs  
différents comme suit :  
1 de Belgique.  
1 de Hollande.  
1 de Espagne.  
1 de Italie.  
2 de France.  
2 de Allemagne.  
1 de Portugal.  
1 de Grèce.  
1 de Russie.  
1 de Turquie.  
1 de Chine.  
1 de Japon.  
1 de Indes.  
1 de Australie.  
1 de Afrique.  
1 de Amérique.

L'A. SAISON publie, en outre ses chroniques de la NÉCESSITÉ, ses descriptions des gravures, un ravissant roman, les moralités de beaux dessins dans le texte. Un spécimen gratis. — Abonnements :  
6 mois ..... 50c  
3 " ..... 90c

Agents à Montréal  
**L.S. JOS. F. A. T. E. B. & F. F. E. R. E.**  
1041 et 1046 RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.  
BOITE 274.

### POUR RELIER LES FASCICULES "NAPOLEON"

Nous avons fait faire une étampo toute spéciale ; ceux qui ont l'intention de faire relier leurs fascicules feront bien de venir voir un échantillon de notre reliure à nos bureaux, ou demander notre agent qui trait le leur montrer.

**JOHN LOVELL & FILS**  
23 Rue Saint-Nicolas.